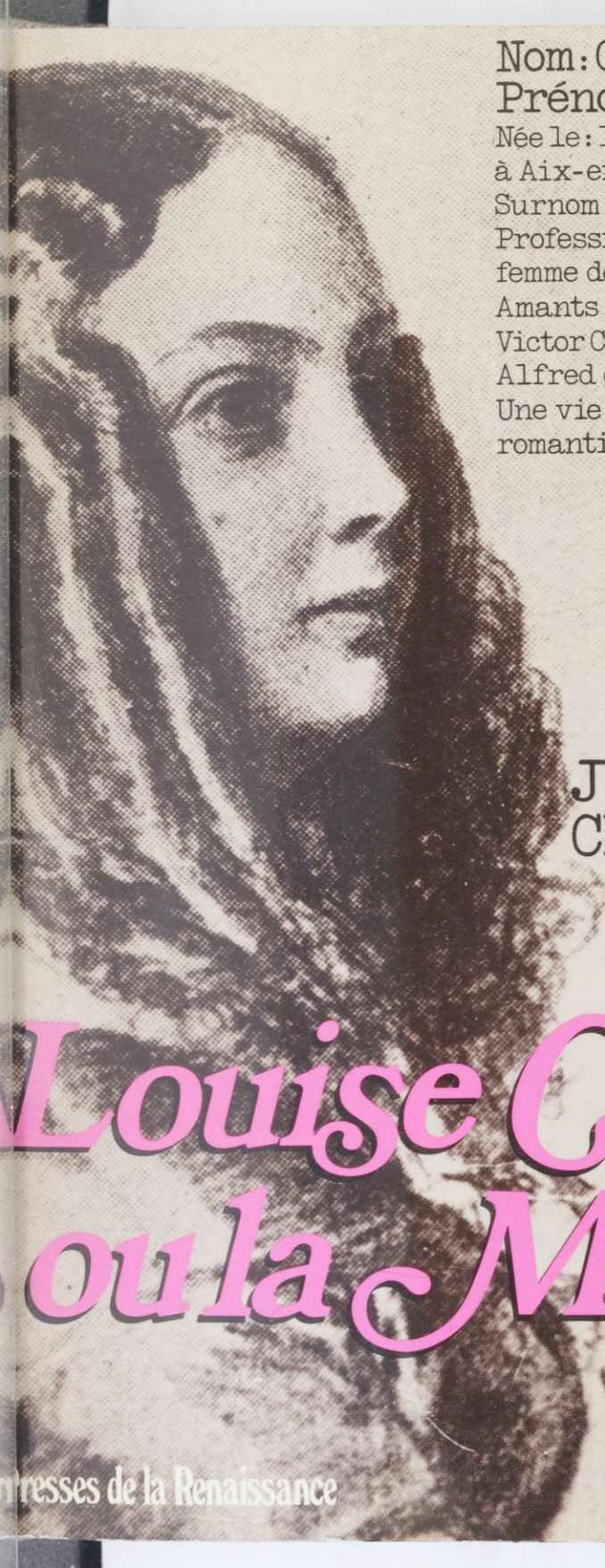




Nom: Colet
Prénom: Louise

Née le: 15 septembre 1810
à Aix-en-Provence

Surnom: la Muse

Profession:

femme de "lettres"

Amants: Gustave Flaubert,
Victor Cousin, Béranger,
Alfred de Musset...

Une vie de passion
romantique.

JEAN-PAUL
CLÉBERT

Louise Colet ou la Muse

resses de la Renaissance

m²

Jean-Paul Clebert

92
9-10

Louise Colet

Revue de la littérature

L_n²⁷
95172

193

DU MÊME AUTEUR :

- Paris insolite*, Denoël, 1952.
La vie sauvage, Denoël, 1953.
Le Blockhaus, Denoël, 1954.
Le silence, l'exil et la ruse, Denoël, 1968.
L'incendie du Bazar de la Charité, Denoël, 1978.
Fort Chabrol, Denoël, 1981.
Mistral ou l'empire du soleil, Lattès, 1983.
L'ermite, Albin Michel, 1986.

Et trente-deux autres ouvrages.

92
M-22-09-1986-22627

Jean-Paul Clébert

Table

Louise Colet

La Muse

I. La Belle Province	11
II. La vie parisienne	43
III. Le flaubertisme	123
IV. La Muse parisienne	171
V. Les amants de Montmartre	202
VI. Les caprices d'Alfred	228
VII. La femme de lettres	262
VIII. L'Italie des Italiens	313



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu
régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos
nom et adresse en citant ce livre aux

Presses de la Renaissance
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada à



Presses de la Renaissance

37, rue du Four
75006 Paris

01-22-09-1986-25657

Jean-Paul Clébert

DU MÊME AUTEUR

Louise Colet

Paris insolite, Denoël, 1953.

La vie sauvage, Denoël, 1953.

Le Malin, Denoël, 1953.

Le silence, l'œil et la nuit, Denoël, 1968.

L'insolite du Rector de la Charité, Denoël, 1978.

Fort Chabrol, Denoël, 1981.

Mistral ou l'âme du vent, Larousse, 1983.

L'œuvre, Albin, 1985.



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

Presses de la Renaissance
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada à

Édipresse
5198, rue Saint-Hubert
Montréal H2J 2Y3

© Presses de la Renaissance, 1986
ISBN 2-85616-388-2

H 60-3438-3

Table

A Louise Colin

I. La Belle Provençale	11
II. La vie parisienne	43
III. Le flaubertinage	123
IV. La Muse parisienne	175
V. Les amants de Mantes	203
VI. Les caprices d'Alfred	229
VII. La femme de lettres	287
VIII. L'Italie des Italiens	315



75352-689-2567

Table

11	I. La Belle Provencale
43	II. La vie parisienne
123	III. Le flâneur
175	IV. La Muse parisienne
205	V. Les amants de Montmartre
239	VI. Les caprices d'Alfred
287	VII. La femme de lettres
315	VIII. L'Italie des Italiens

Les volumes de cette collection sont destinés à être lus et non à être consultés. Ils sont donc écrits en français et non en latin. Les traductions sont donc en français et non en latin.

Presses de la Renaissance
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada à

515, rue Saint-Jacques
Montréal, Québec H2Y 1K1

A Louise Colet

L'auteur remercie particulièrement pour leur aide efficace :

Les conservateurs de la Bibliothèque municipale d'Avignon, Livrée Ceccano, qui ont bien voulu mettre à sa disposition le très riche fonds Louise Colet recueilli par Paul Mariéton ; M. Jean Bruneau (Correspondance de G. Flaubert, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard) ; M. Georges Lubin (Correspondance de George Sand, Garnier) ; Mme Marie-Louise Bancquart ; M. Henri Guillemin ; M. Paul Bonnard, archiviste municipal d'Aix ; M. et Mme Paul Révoil, château de Servanes à Mourières ; ainsi que : Joseph Barry, François Caradec, Pierre Enckell, le sénateur Jean Geoffroy, Évelyne et Maurice Lever, Véronique Oudin, Pierre Richard, Romi, Robert Sabatier.

I

La Belle Provençale

En 1810, Aix est une ville jaune. A l'inverse de ce que l'on découvre dans l'Algérie convoitée, l'oasis est ici cristallisation de ville dorée au milieu d'un océan de verdure. De loin, elle apparaît comme un gâteau de miel. Alvéoles et cloisons, ruelles et maisons qui bourdonnent dans la chaleur. Le Cours qui la traverse est tapissé de sable qui baigne les façades des hôtels particuliers en pierre de Rognes, d'un ocre rose. Les pelotes de crottin elles-mêmes, omniprésentes, évoquent les pièces de monnaie lâchées par l'âne de la fable. Mais cet or des fous cache peut-être un nid de guêpes ou de frelons.

Au cœur de cette rose des sables naît Louise. Du ventre rond et chaud comme le soleil d'Henriette Révoil.

Entre l'été et l'automne. Le 15 septembre à huit heures du soir. Sous le signe de la Vierge.

Les Révoil sont une vieille famille lyonnaise. L'un d'eux, André, est marchand pelletier. Fournisseur de la cour de Naples, il passe une bonne partie de sa vie au bout de la péninsule italienne à convaincre une population assommée de chaleur d'acheter des fourrures. Il a du talent. L'affaire n'est pas mauvaise. Il s'enrichit.

De sa femme, née Fleurie Gaillon, il a un fils, Antoine, né en 1770. Quand celui-ci a vingt ans, son père l'emmène avec

lui. A Naples, Antoine Révoil découvre le Vésuve, le commerce, l'italien et la musique. Lui se destine au commerce des cordes d'instruments. Rien ne le séduit plus que les chansons napolitaines. Adolescent indécis, rêveur, mais aguerri par les bains de mer, il demeure trois ans là-bas, apparemment indifférent au tumulte qui secoue la France.

En 1793, le père et le fils sont à Marseille. Antoine est soldat, lieutenant commandant la seconde compagnie de dragons de la légion formée à Marseille. A ce titre, on l'envoie dans les Alpilles où la Révolution trouble singulièrement les esprits et les campagnes. Les vallées des Baux, en particulier, sont en effervescence.

En 1789, après un terrible hiver qui a gelé sur pied la quasi-totalité des oliviers et ruiné l'économie locale, la population abandonne le vieux nid d'aigle où une douzaine de rues s'entrecroisent au pied de l'orgueilleux château moderne des Grimaldi, princes de Monaco. Elle occupe progressivement les hameaux de Maussane, de Mourières et de Saint-Martin-de-Castillon, qui dépendent administrativement des Baux mais sont déjà des paroisses indépendantes. La misère n'est pas la seule cause de cet exode des Baussenques. La région est partagée politiquement entre les gens d'en bas, favorables à la Révolution, et ceux d'en haut, farouchement attachés à leurs privilèges.

Contre ceux-là s'est levé un homme dont le nom est désormais dans toutes les bouches, ardent défenseur de la liberté pour les uns, fauteur de troubles et meneur de brigands selon les autres. C'est M. Jean-Baptiste-Benoît de Luveaune, seigneur de Servanes, un domaine qui s'étend au pied des Alpilles, sur le territoire de Mourières.

Les Le Blanc de Luveaune sont Aixois et, de père en fils, conseillers du roi au Parlement de Provence. Lui est né en 1739. Vingt ans plus tard, il hérite château et terres, vergers et poulailler, meubles et immeubles. Mais il n'a pas la main verte. C'est un esprit philosophique que le XVIII^e siècle a nourri de curiosité intellectuelle et d'idées généreuses. Il a épousé avec ardeur les doctrines libérales de son ami Mirabeau.

Il commence à faire sérieusement parler de lui en 1788 quand, à l'annonce d'une prochaine convocation des États généraux qui entraîne l'enthousiasme de bien des gens de

Mouriès, où l'on a déjà la « tripe » républicaine, il est élu avec deux autres députés pour aller à l'assemblée de la sénéchaussée d'Arles porter le cahier de doléances de la commune des Baux. Il inquiète en cela le comte de Caraman, commandant en chef de la Provence.

L'émeute gronde à l'horizon. Pour la prévenir, les autorités réduisent le prix du pain destiné aux indigents. C'est une mesure bien insuffisante pour calmer la colère populaire et réduire le « tremblement » qui agite la vallée du Rhône. Les consuls des Baux lèvent une milice de 270 hommes pour défendre la communauté contre les révolutionnaires qui, disent-ils, veulent s'emparer de la citadelle des Grimaldi. De son côté, Le Blanc de Servanes et ses deux collègues députés, Manson de Saint-Roman et le notaire Derrès, créent eux-mêmes une compagnie de 150 hommes à Mouriès. C'est la guerre fratricide dans les Alpilles.

A Noël 1789, un comité de tous les chefs de famille réunit près de 400 hommes dans l'église de Maussane qui sert de lieu de réunion. Le Blanc préside. Il évince le second consul et suspend le maire attaché au parti de l'aristocratie. Dès lors, l'autorité municipale de la commune des Baux appartient à ce comité de trente-six membres siégeant à Maussane, appelé à devenir chef-lieu avant l'élection de la nouvelle municipalité.

Ne reconnaissant que la seule autorité de l'Assemblée nationale, le comité fait approuver et publier tous les nouveaux décrets, y compris la Déclaration des Droits de l'Homme (ce qui fait grincer bien des dents chez les possédants), s'emploie à ravitailler la population en blé, réforme l'organisation de l'hôpital où les malversations sont notoires, réorganise la garde nationale et demande à l'Assemblée l'abolition du marquisat des Baux. C'est bien la Révolution.

Mais la cause n'est pas gagnée. Les consuls destitués en appellent au comte de Caraman qui a toujours autorité. Ils dénoncent Le Blanc et ses amis comme ennemis publics. Ils doivent être saisis comme tels.

« Dans la nuit du 23 au 24 janvier 1790, raconte lui-même Jean-Baptiste Le Blanc dans son *Mémoire*, ma maison de campagne (entendez son château, mais en ce temps-là on évite soigneusement le mot) est investie par un détachement de cent dragons et cinquante hommes de la garde nationale

de Tarascon. On enfonce les portes, on brise les fenêtres, sans même respecter la chambre de ma fille âgée de dix-huit ans qui s'évanouit de peur, on s'empare de ma personne et de celle de mon fils, on nous fait monter dans ma voiture pour traverser Mouriès. Dans le même temps, maître Derrès est arraché aux bras de sa femme. On nous conduit à Salon escortés par douze cavaliers et trente dragons, tandis que les citoyens s'assemblent dans l'église de Maussane pour protester contre ces arrestations arbitraires... »

Le Blanc et Derrès sont ensuite emmenés à Marseille et enfermés au fort Saint-Jean. Ils s'en évadent. Le Blanc se réfugie en Languedoc. Il y est repris, et de nouveau emprisonné au fort Saint-Jean. L'insurrection marseillaise l'en délivre.

Il reprend la tête des patriotes et le 9 octobre fait planter l'arbre de la Liberté sur la place de Mouriès. En novembre, il est nommé maire des Baux. Le 7 mai 1791, il forme une Société des amis de la Constitution. Un an plus tard, un comité de salut public.

Au moment où le jeune lieutenant de dragons Antoine Révoil arrive à Mouriès, au début de 1793, c'est le chaos. Les défenseurs de l'ancien régime ne voient autour d'eux qu'exactions, dénonciations, arrestations, pendaisons et autres règlements de comptes. Des sans-culottes, disent-ils, répandent la terreur dans le vallon des Baux. Le Blanc est évidemment à leur tête. On cite pourtant avec horreur le meurtre de son compagnon, M. de Saint-Roman, qui lui a succédé à la mairie des Baux, et dont on retrouve le cadavre dans un puits, assassiné par des énergumènes fanatiques.

Antoine, fringant officier, loge au château de Servanes où il croise Le Blanc. Où surtout, il découvre sa fille Henriette...

En 1765, Le Blanc de Servanes a rencontré à Trinquette, faubourg d'Arles, une fille superbe de dix-sept ans, Rose-Marguerite Rousseau, dont le père est un humble batelier du Rhône. Elle est si belle qu'on l'appelle la Rose de Beauté et qu'on la compare à cette Vénus grecque dont les Arlésiens sont si fiers et les Arlésiennes si jalouses.

C'est le coup de foudre. Jean-Baptiste-Benoît enlève Rose-Marguerite, selon la coutume provençale du *raubatori*, c'est-à-dire qu'il l'emporte et la cache trois jours durant avant de revenir demander officiellement sa main à ses parents. Le père acquiesce, ahuri, ébloui. Le seigneur de Servanes

se moque du qu'en dira-t-on et des critiques ouvertement prononcées contre cette mésalliance qui scandalise la bonne société baussenque. Il l'installe au château de Mouriès et lui fait quatre enfants, deux garçons et deux filles, dont Henriette, qui naît en 1770. Vingt ans plus tard elle ressemble à sa mère, alliant la sculpturale volupté des statues grecques à la vivacité d'esprit des filles d'Arles.

Antoine et Henriette ont le même âge, vingt-trois ans. C'est l'amour fou. Ils s'agrément. Le Blanc n'y met pas d'objection. Si c'est le bonheur de sa fille... Et puis ce jeune Révoil est de bonne famille, de bonne fortune. Le mariage se fera en 1794, le 19 frimaire an II par-devant maître Derrès, quand la chute de Robespierre met fin à la Terreur et que les esprits se calment un peu au sud des Alpilles. Le Blanc n'est pas fâché de savoir sa descendance assurée, quand ses autres enfants restent célibataires. D'autant que sa passion révolutionnaire lui a fait singulièrement négliger le domaine de Servanes. Outre le bris des portes occasionné lors de son arrestation, le château tombe en ruine, la toiture a besoin d'être refaite, les bâtiments, les granges et les bergeries, le moulin à huile sont dans un état de délabrement qui fait honte. Les vergers d'oliviers sont à l'abandon depuis le grand gel de 1789. Les créanciers de plus en plus nombreux réclament d'être payés et menacent de faire vendre la propriété.

Son gendre, qui vient d'être nommé directeur des postes à Aix et jouit ainsi d'une belle situation que conforte la fortune personnelle des Révoil, s'engage à relever Servanes de sa ruine. Il l'acquiert le 20 septembre 1800, désintéresse en même temps la meute des créanciers, paie les dettes un peu criardes de son beau-père et lui verse une rente viagère pour qu'il aille la manger à Paris. Le Blanc, qui a tout de même la soixantaine passée, abandonne la politique pour une garçonnière rue Miromesnil. Mais il revient de temps en temps à Mouriès se retremper dans la considération générale et constater que Servanes est en bonnes mains. Le père d'Antoine est venu s'y installer et a entrepris avec succès de rénover les bâtiments, de replanter les vergers, de défricher les terres. Il a même fait venir l'eau courante, c'est-à-dire la pile, en faisant construire un aqueduc de 400 mètres de long qui capte la source des Caisses. Il y mourra en 1808.

Les Révoil s'installent à Aix, au n° 22 de l'isle 106, c'est-à-dire au 20 de la rue de l'Opéra. Là s'élève un vaste hôtel particulier appartenant à la famille de Lestang-Parade qui en occupe la partie occidentale et principale depuis 1762. Elle a loué la partie orientale à l'administration des Postes. Là vivait le conseiller Benault-Lubières, décédé en 1800. Ces dépendances sont moins somptueuses, mais tout de même l'immeuble rivalise avec ses voisins chargés d'histoire et de sculptures. L'ensemble donne sur une cour intérieure. Le bâtiment principal, au fond, est flanqué de deux ailes s'avancant jusqu'à la rue, réunies par un mur percé d'une porte cochère et orné de pilastres doriques. Les façades sur la cour ou sur la rue ont leurs baies séparées par d'autres pilastres, doriques au rez-de-chaussée, ioniques au premier étage, corinthiens au second. Cela permet aux parents d'apprendre à leurs enfants l'art de déchiffrer l'architecture gréco-classique.

Dans les appartements de fonction qu'occupe le nouveau directeur des Postes, les pièces sont vastes, hautes de plafond, tapissées avec goût. C'est sombre l'été, glacé l'hiver. Mais c'est riche. Ce sont des pièces faites pour recevoir, un peu moins pour y habiter. On y a même aménagé un théâtre de société dont les coulisses utilisent des chambres à alcôve. On n'y a pas donné de pièce depuis une éternité, mais les occupants s'y donnent malgré eux l'air d'y être en représentation. Les enfants des Révoil pourront toujours y jouer à la comédie.

En face de la maison, s'élève le théâtre municipal. Et s'ouvre la rue de la Fontaine-d'Argent qui mène à la rue de la Mule-Noire. A droite de l'hôtel, la rue de l'Opéra monte vers la campagne, à gauche elle descend vers le Cours et le centre de la vieille ville. Des greniers on aperçoit le faite des grands ormes sous lesquels se devine le sage remuement de la foule oisive ou affairée.

L'été, quand la chaleur est accablante, le Cours est arrosé avec soin durant le jour et le soir il y règne une brise fraîche et parfumée. Dans les arbres, on a suspendu des guirlandes de fleurs qui se mêlent aux clartés vacillantes des verres de couleur. Les deux allées se partagent la ville : au sud, celle réservée à la noblesse, au nord celle du peuple. Du côté du

peuple, les marionnettes, les théâtres ambulants, les crieurs d'orangeade et d'anisette, les marchands de pastèques rouges et de melons canari, les vendeurs de gimblettes et d'anneaux de verre. Du côté noble, les équipages et les chaises à porteurs, les gentilshommes à jabot de dentelle, les femmes aux robes évasées qui ne marchent qu'en relevant d'un air pincé le bas de leur jupe. Les deux allées, c'est-à-dire les deux partis s'observent en feignant de s'ignorer. Il ne viendrait à l'idée de personne de traverser l'allée centrale pour passer d'un monde à l'autre.

Les Révoil, malgré leur alliance avec les de Servanes, ne fréquentent que la rive gauche de cette rivière de sable.

La ville d'Aix ne s'est pas relevée du « tremblement » de la Révolution. Dépossédée le 8 mars 1800 de son titre de capitale, elle perd peu à peu ses forces vives. C'est la crise chez les commerçants, la misère dans les classes populaires, l'inquiétude chez les riches possédants.

La bonne société fait grise mine. La noblesse des grands propriétaires et des hauts magistrats cultive désormais la nostalgie. Elle doit considérablement restreindre son train de vie. Le marquis d'Albertas qui entretenait dix-huit domestiques n'en a plus que quatre. Les La Beaume n'ont plus qu'un valet et un portier. La vie mondaine n'est plus que souvenir. Chacun vit chez soi, s'enfermant de l'automne à l'été au milieu de meubles et de collections, réduisant le feu dans la cheminée ; il fait plus froid que jamais dans les somptueux hôtels. On y fait des économies de bouts de chandelle, on mange la soupe comme les paysans, on ravaude les vêtements, on vend en secret des souvenirs de famille, on se rend à des tractations d'usuriers. On ne reçoit plus que les indispensables représentants du clergé qui eux-mêmes maigrissent un peu. Fini les équipages piaffants et orgueilleux qui balayaient le Cours de leurs cris et de leurs coups de fouet ; on ne va plus faire les visites de politesse qu'en chaises à porteurs, plus bizarres les unes que les autres, quelquefois récupérées dans les greniers et à peine repeintes. La marquise de Garde ne sort que le dimanche et loue des croque-morts de la ville qu'elle déguise le temps d'un après-midi en valets de pied pour la promener sur le Cours dans l'une de ces boîtes tressautantes. Elle y croise le procureur Borely qui, à cheval, pousse devant lui son

troupeau de cochons, qu'il élève dans sa ferme modèle de Mimet.

Quand Louise Révoil vient au monde, Aix s'empresse à recevoir Fouché, l'ancien ministre de la police. On lui trouve des manières simples, de la bonhomie, de la familiarité même. On vante ses mœurs patriarcales. Le 16 novembre il inaugure la bibliothèque Méjanes. En juin de l'année suivante, la ville fête la naissance du Roi de Rome. Fouché ordonne une représentation des jeux de la Fête-Dieu, diableries et mascarades, grosses têtes de carton qui ondulent sur le Cours.

Quand elle a quatre ans, c'est le retour du souverain légitime, l'ancien comte de Provence. Aix, la royaliste, peut tout espérer de la Restauration. Pendant plusieurs mois, ce ne sont qu'illuminations générales, drapeaux blancs aux fenêtres, arcs de triomphe dressés aux carrefours, farandoles et repas de plein air. Louise n'entend que des bruits de pétards et ne voit que des éclairs de feux d'artifice.

La même année 1814, en avril, le peuple manifeste bruyamment son hostilité au régime napoléonien. Il envahit le palais de justice et l'hôtel de ville pour briser les bustes du tyran. Le 25, Napoléon traverse la ville sans s'arrêter. Il doit y changer de chevaux, à deux heures du matin. On a fermé les portes. Le relais s'effectue prudemment hors les murs. Le lendemain, les 600 cavaliers autrichiens chargés de sa sécurité envahissent le Cours, y campent, et n'en repartent que quatre jours plus tard, abandonnant sur place des monceaux de crottin, des papiers gras et des filles enceintes.

A l'automne de 1814, c'est le comte d'Artois qui paraît. Il est l'objet de démonstrations enthousiastes. On porte Louise à la fenêtre pour qu'elle le voie passer.

Mais en mai 1815, de nouveaux troubles éclatent. Contre le retour de l'Empereur, les Aixois manifestent en lacérant les affiches et les couvrant de matière fécale. Après Waterloo, le buste du roi est promené en triomphe aux cris de *Vive Louis XVIII* ! à grands renforts de tambours et de tirs de mousquets. A une heure du matin, le 18, le tocsin réveille Louise, qui pleure. Elle ne sait rien de ce nouvel avatar de l'histoire des adultes : le maréchal Brune, dit-on, marche sur Aix. Les bourgeois se réunissent en armes sur le Cours et les paysans des campagnes se réfugient, armés

de fourches, à l'intérieur des remparts. C'est une fausse alerte. Louise s'est rendormie.

Le 30 juillet, les Autrichiens campent de nouveau sur le Cours. Sont-ce les mêmes ? Les filles engrossées n'osent pas aller voir. C'est en tout cas la ruine pour la cité, obligée de nourrir ces intrus. L'amertume grandit et la Restauration perd de son éclat.

Et puis les gens retournent à leurs occupations, fabriques de coton, imprimeries de toiles, tanneries, chapelleries (à cause de la prolifération des lapins), pâtes et vermicelles, huile, dragées, fruits confits, biscotins, nougats et calissons. On rénove l'établissement thermal, mais les docteurs se plaignent du manque de réclame et du délabrement de ce bassin plein d'une eau croupissante au milieu d'arbustes rabougris. La clientèle fait la grimace.

La ville ne change guère. Ah ! si : en 1811, on a décidé de donner des noms décents à des rues qui n'étaient nommées qu'en raison de leur fonction ou de leur situation. On en baptise des noms plus prestigieux de Sextius, de Peiresc, de Monclar... L'administration charge un barbouilleur de refaire les écriteaux. Il n'opère qu'à sa fantaisie, supprime des noms qui ne lui plaisent pas, les remplace par d'autres qu'il invente, réunit des rues à d'autres qui s'alignent avec elles... bref, les Aixois se perdent. On réprimande le barbouilleur, mais les inscriptions restent. *Scripta manent.*

Le 19 mai 1823, on inaugure en haut du Cours la statue du Roi René par David d'Angers que Louise trouve colossale. Le Roi René, en Provence, c'est un peu le Père Noël des gens du Nord. Il a apporté tous les cadeaux, rétabli la paix, fait marcher le commerce, développé les arts et les lettres, réjouit le peuple en lui donnant les jeux de la Fête-Dieu et ce raisin muscat dont sa statue tient une grappe à la main. A ses pieds, des livres de poésie et une palette de peintre. C'est un personnage légendaire comme Charlemagne ou Saint Louis. Il n'a que faire de la vérité historique. Il se moque des mauvais esprits qui sous prétexte de documents sérieux et de preuves à l'appui prétendent qu'il ne vécut guère en Provence, ignorait la langue provençale, détestait l'huile d'olive et ne savait pas jouer aux boules...

Les Aixois eux-mêmes, le premier enthousiasme passé et provoqué par les innombrables brindes portées à la santé de

la statue, boudent un peu cette effigie en laquelle ils ne reconnaissent pas leur héros. Et puis ils sont sensibles à cette bévue : on a, parmi les titres inscrits sur le socle, oublié le plus important, celui de comte de Provence !

En tout cas, le Roi René modifie à lui seul l'aspect du Cours qu'il a l'air de surveiller. On ne peut plus y faire un pas hors de son regard...

Louise est une petite fille belle comme une poupée de porcelaine, avec ses boucles blondes et soyeuses, ses grands yeux bleu faïence, sa peau d'une blancheur laiteuse. C'est une enfant gâtée, du moins par sa mère. Henriette chouchoute sa dernière-née avec une préférence qu'elle ne dissimule pas. C'est que Louise lui ressemble, quand ses deux sœurs et ses trois frères tiennent plutôt de leur père. Au physique comme au moral. Quand ses aînés font preuve d'obéissance et de bonne éducation — celle qu'on leur inculque —, Louise est déjà une rebelle qui n'en fait qu'à sa tête. Aussi mignonne soit-elle, et la plus belle enfant du monde aux yeux de sa mère, elle manifeste des coups de tête, des trépignements d'impatience, des exigences têtues, des refus catégoriques. Elle pleure avec une facilité déconcertante pour marquer son désaccord avec ce qu'on lui impose. Elle a des bouffées de colère qui étonnent ceux qui ne voient en elle qu'une enfant sage comme une image. Elle ne fait rien comme les autres.

Par exemple, elle déteste le tricot et la broderie. Un jour que sa gouvernante lui impose un de ces ouvrages, elle se pétrifie et n'offre plus qu'un corps de marbre, un visage fermé aux cris et aux gifles. Puis, se levant sur ses petites jambes, elle applique un soufflet retentissant sur la joue de la jeune femme, stupéfaite et qui s'enfuit en appelant au secours.

Dans la famille, côté Révoil, c'est la consternation. Cette enfant n'est pas de leur lignée. Elle diffère d'eux, non seulement par le physique, mais par un caractère qu'ils ne s'expliquent pas. Ils ne comprennent rien à ce goût prononcé pour le silence, la solitude, l'immobilité où elle se complait quand ses frères et sœurs manifestent une activité fébrile de tous les instants et la bonne volonté requise dans une famille convenable. Louise passe pour secrète, renfermée et, pourquoi pas, sournoise. On ne l'entend pas, parce qu'elle reste dans sa chambre à rêver des heures,

allongée à plat ventre sur le sol ou regardant par la fenêtre un ciel qui ne change pas. On ne sait à quoi elle pense. On a renoncé à le lui demander. On redoute ces méditations qui n'ont visiblement rien de religieux et ne peuvent qu'alimenter une imagination troublée.

De temps en temps, on la surprend à psalmodier dans son coin, sans saisir les paroles qu'elle prononce. Puis on devine que ce sont des chansons qu'elle compose, des vers qu'elle écrit, des histoires qu'elle se raconte. C'est vrai qu'elle lit beaucoup, et plus qu'il n'est convenable. Elle n'a pas accès à la bibliothèque de son père, fermée à clef, mais on lui a naturellement accordé de petits ouvrages d'éducation, des romans pour enfants reliés en bleu et en rose avec une image chromo, collée sur la couverture, qui racontent en peu de pages des récits édifiants et moraux. Mais elle en abuse. Elle passe des jours à cette occupation et sa mère elle-même ne peut s'empêcher de le lui faire remarquer : « N'as-tu rien d'autre à faire que de lire ? Tu vas te fatiguer les yeux, t'emplir la tête de sornettes, oublier tes devoirs envers ta famille pour ne songer qu'à des aventures qui ne sont ni de ton âge ni de ta condition. » La lecture, dans cet univers, est une récompense accordée après le labeur, ce n'est jamais un moyen de parvenir ni même de s'instruire. Coudre et broder, cela au moins est utile et ne pervertit pas les jeunes esprits.

Pour fuir les sarcasmes et les railleries de ses frères et de ses sœurs, qui se moquent de ses prétentions à tout apprendre, Louise se réfugie dans les pièces inoccupées du vaste hôtel. Ce n'est pas assez. Prétextant un jeu de cache-cache, l'un d'eux la débusque et l'assaille de coups d'épingle. Alors elle découvre une cachette idéale, le toit de la maison. On y parvient par les mansardes. Sans souci du vertige, Louise y grimpe et s'installe sur les tuiles brûlées de soleil. Elle se replie en chien de fusil au pied d'une cheminée et là, dominant toute la ville, elle rêve en paix, se balançant doucement d'avant en arrière, pendant des heures. Jusqu'à ce que les cris de sa gouvernante, les appels angoissés de sa mère la décident à redescendre et à recevoir l'inévitable punition. Mais ce n'est pas cher payer ces instants de voluptueuse tranquillité.

Henriette, fille d'un « philosophe » du XVIII^e siècle, a hérité son scepticisme. Qui ne l'empêche pas de se montrer très tolérante et respectueuse des croyances d'autrui. Secourable même à de notoires catholiques que la Révolution a contraints à l'opposition, elle s'indigne de ce que les jacobins dénoncent les croyants et les pratiquants et les poursuivent. Ainsi de l'évêque de Fréjus, pourchassé, réfugié à Aix. Henriette le cache dans une cave secrète de son hôtel connue d'elle seule et d'une servante éprouvée. Elle lui porte elle-même sa nourriture, le sert, le console et tente de le distraire en lui faisant la lecture. Plus tard, quand il est devenu archevêque d'Aix, Louise se souvient de l'accueil empressé que le prélat leur réserve quand avec sa mère elle lui rend visite dans son beau palais épiscopal. Il lui donne des canivets et des paperoles, ces images fines et découpées comme de la dentelle et qui marquent les pages des missels, il lui bourre les poches de friandises et de calissons, il les retient même à dîner dans une certaine intimité. Louise, trop petite pour dominer son assiette, n'en est pas moins éblouie par l'apparat du service et la majesté de l'archevêque. Il lui semble entrer, comme en rêve, dans une des illustrations de son livre d'histoire. Elle entend le prélat — qui répond aux convictions politiques trop passionnées de sa mère — murmurer dans le cou d'Henriette : « Je ne suis pas certain que vous soyez bonne chrétienne, mais ce dont je suis convaincu c'est que vous êtes une sainte ! »

Si c'est l'archevêque lui-même qui le dit ! Louise ne regarde plus sa mère qu'avec le trouble respect qu'elle manifeste devant la statue de la Vierge.

Henriette s'est aussi interposée pour sauver de la guillotine plusieurs religieuses dont la mère supérieure des carmélites d'Aix. Au couvent, on la reçoit désormais comme une bienfaitrice. A chaque enfant que Mme Révoil met au monde, la supérieure ordonne des prières. Ce sont les sœurs qui cousent la layette et promettent de faire le trousseau des filles. Quand Louise s'y rend avec sa mère, l'abbesse lui fait cadeau de petits Jésus en cire molle, à la tête blonde et frisée, ou de petites crèches en carton, de sachets de velours rouge dans lesquels sont enchâssés de minuscules fragments d'os (comme des rognures d'ongles) et qui sont, lui dit-elle,

des reliques vénérables avec le nom de la sainte écrite sur un papier pelure...

Pour sa mère, Louise a une admiration passionnée. A ses yeux, c'est la plus belle des femmes. Elle ne voit pas qu'Henriette a largement dépassé la cinquantaine, qu'elle a des cheveux blancs, les mains ridées, la peau tachée de lentilles et qu'il lui faut des lunettes de fer pour enfiler son aiguille. Elle ne se souvient que de cette renommée de Vénus d'Arles qui l'avait fait choisir par Mirabeau pour ouvrir un bal aixois.

C'est aussi la meilleure de ses amies, qui se consacre tout entière à son éducation, avec le sentiment que son enfant est marquée d'une étoile au front, comme on dit en pays d'Arles de celles dont on prédit qu'elles auront un destin exemplaire. Elle lui apprend plus de grec et de latin que de couture et de broderie, elle lui enseigne plutôt la grammaire que la cuisine, l'histoire que le ménage, les recettes de la poésie que celles des confitures.

Avec son père, tout de même, Louise a des rapports de tendresse. D'abord elle le trouve beau. Il sent bon, il est soigné de sa personne, il sourit quand il faut. Quand il rentre le soir — il n'a qu'un étage à monter — il ne manifeste aucune ségrégation parmi ses six enfants. Ses baisers et ses caresses n'excluent nullement Louise. Mais celle-ci doit batailler pour ne pas être toujours la dernière, repoussée sans ménagements par les grandes sœurs jalouses et les grands frères méprisants. Il lui faut beaucoup de patience et d'habileté pour passer devant et se retrouver sur les genoux de son père, quand les autres enfin ont été relégués aux travaux domestiques ou scolaires auxquels ils sont encore astreints.

Alors, se lovant contre la mâle poitrine, pelotonnée entre ses bras durs, elle le prie de lui raconter une histoire avant qu'elle n'aille se coucher. Mais pas de ces histoires inventées qu'elle lit dans les livres, non, elle veut la vérité de celle de son père : ses souvenirs de jeunesse qu'elle sait déjà par cœur, ses aventures italiennes du temps qu'il vivait à Naples. Elle en connaît le paysage par les trois tableaux qu'Antoine en a rapportés et qui en tons pastel associent une mer immensément bleue, une ville grise et, au-dessus, comme une crête de coq, le panache de feu d'un volcan en éruption. Combien de fois est-elle demeurée en extase

devant ce paysage recommencé et toujours immobile, rêvant au jour où, grande enfin, elle pourra elle aussi prendre la mer et gagner cette rive paradisiaque.

C'est avec la même tension de tout son corps qu'elle écoute son père lui décrire la grotte de Pausilippe, les villages et les volcans. Son imagination chemine elle aussi dans ce long souterrain éclairé de fanaux au bout duquel jaillira la lumière. Ou bien Antoine Révoil contrefait Polichinelle donnant son spectacle en plein vent sur *il largo del marcate* (car l'italien lui est plus familier que le provençal et c'est une langue que Louise entend chanter dans toute la maison). Il imite très bien l'accent du baladin et des lazzis au milieu des applaudissements des mendiants et des voleurs. Et très bien aussi les cris des limonadiers qui agitent leurs grelots pour attirer le chaland, des vendeurs de pastèques, de figues d'Inde, de raisin doré, de fruits de mer qui donnent à manger rive Santa Lucia sous des tentes de toile grise.

« Que de fois, raconte-t-il, oubliant un peu qu'il parle à sa fille, que de fois j'ai déjeuné là d'une friture de trigles, de coquillages exquis, de vin clairet couleur de soleil ! J'avais pour quelques carlins un repas délicieux, la vue du golfe sur Sorrente et Caprée, le Vésuve en face, et parfois la barque de la reine Caroline, couverte d'une tente de pourpre et d'or qui l'emportait au large vers quelque mystère... Et sur le quai, la musique en plein vent des pifferari qui accompagnait les chansons des pêcheurs napolitains. »

Alors Louise presse son père, pour la décider à dormir, de lui chanter un de ces airs expressifs, une de ces cantilènes que les marins des trois golfes se transmettent de génération en génération. Parfois il préfère la musique classique, s'accompagne au clavecin et fredonne des airs d'opéras de Pergolèse, de Paesiello, de Cimarosa, qu'il a entendus au théâtre San Carlo.

En 1816, sa sœur aînée, Joséphine, se marie. Elle épouse son cousin Pierre Révoil. Elle a vingt ans, il en a quarante. Il est officiellement peintre d'histoire. On lui doit en particulier un tableau allégorique, *Bonaparte relevant la ville de Lyon de sa ruine*, qui lui a valu la Légion d'honneur et le poste de professeur à l'École spéciale des Arts et du Dessin que venait de créer à Lyon l'Empereur pour

développer l'industrie et le commerce des soieries en crise depuis la Révolution.

Pour lors, il s'installe au château de Servanes avec sa jeune femme et lui fait un fils, Bénédicte. A Mourières, entre deux cours à Lyon, il continue de peindre et de dessiner. A Aix, il fréquente le milieu des beaux-arts qui retrouve un éclat perdu. Chez les Révoil, la peinture est un art majeur, au même titre que la musique. Ce sont des amateurs éclairés, sans doute assez conformistes mais bien de leur temps et attentifs aux productions contemporaines, elles-mêmes assez conformistes. Pierre Révoil adopte le « style troubadour » qui remet au goût du jour un Moyen Age légendaire.

Il fréquente la nouvelle école de dessin ouverte dans l'ancien prieuré de Saint-Jean-de-Malte et dirigée par Jean Constantin... qui effraie la petite Louise parce qu'il déclare justement, d'une voix bronzante comme on dit ici : « Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois morts, des montagnes, des chemins raboteux, des précipices qui me fassent peur... » Elle n'est pas loin de le prendre pour un ogre quand son père l'emmène dans cet atelier. Elle n'est pas moins impressionnée par cet autre peintre, M. Granet, qui peint des souterrains, des catacombes, des chapelles obscures. Louise pourtant l'aime bien parce qu'il aime beaucoup Henriette qui le reçoit souvent. Il parle tout le temps de la mort de Poussin et l'enfant pleure en croyant qu'il s'agit d'un petit poulet en forme de boule de mimosa, qu'elle cherche en vain sur la toile qu'il peint devant elle dans sa bastide de Malvallat, au milieu des cigales.

Chaque été, les Révoil quittent l'hôtel d'Aix pour le château de Servanes. Antoine y conduit sa femme et ses enfants et s'en retourne travailler pour ne revenir les voir que le dimanche.

Pour Louise, Servanes c'est le bout du monde. On n'y va qu'au prix d'une expédition qui mobilise les domestiques et nécessite un convoi de voitures dangereusement chargées de bagages, plus hautes que des charrettes de foin. On part avant l'aube, dans le noir, et elle découvre que le jour se lève non à l'est mais au fur et à mesure qu'on avance vers l'ouest. Quand il fait clair, on a quitté les coteaux d'Aix et les

vallonnements de Salon pour affronter la Crau infinie, plate comme une aire à blé et vaste à perte de vue. Les voitures y rapetissent. Les hommes s'y réduisent à de lointaines silhouettes. On traverse des marais, des paluds, un désert sec et brûlé, sans arbres, sans végétation, sans verdure. Et puis le soleil éclaire enfin une montagne bleue, avec des taches blanches, les Alpilles.

Entre la montagne et les marais, se tapit le bourg de Mourières dont on ne sait s'il a donné naissance à ce bouquet d'arbres ou si ce sont ceux-là qui l'ont engendré. Même pas un village, mais une rue très longue bordée de maisons, avec des façades aux volets clos devant, des jardins et des rumeurs devinés derrière. Passé Mourières, le convoi s'enfonce dans un vallon, de plus en plus vert, de plus en plus humide. On sent l'eau quelque part. Au pied de la montagne, une allée sous de grands ormes à travers des buissons de romarin et de ronces. Et un gros pigeonnier, massif et rond comme une tour fortifiée, juste percé en haut d'un damier de trous carrés. Au-delà, le château. Une très belle construction de style classique, tout en longueur, un de ces mas arlésiens orientés vers le midi, mais un mas luxueux avec de nombreuses portes et fenêtres, et un étage habitable. Devant, de grands bassins alimentés en eau courante. Autour, un grand parc avec des arbres plus hauts que la maison et des allées qui s'enfoncent dans un sous-bois plein de feuilles mortes.

A l'ouest du château, les bâtiments de la ferme, les logements des gens de Servanes, les écuries, les bergeries, les granges. Partout des poules, des canards, des paons qui font la roue et crient : Léon ! Et sur les toits, des colombes.

Pour masquer un peu la fonction agricole du domaine, on a planté quelques rosiers, taillé des buis, mis des nénuphars dans les bassins. A l'intérieur, c'est le vide des grandes salles, la pénombre des pièces que l'on tient fermées, l'immensité fraîche des sols carrelés. Louise se perd dans ce labyrinthe et ne reconnaît que la chambre de sa mère près de laquelle elle dort dans un petit lit à baldaquin.

De l'autre côté du château, la montagne tout de suite abrupte semble inaccessible, mais elle en apprend vite les passages secrets. Au-dessus, les Caisses : ce sont des chaos rocheux de pierre blanche et nue, lavée par la pluie, rongée par le vent, ossifiée par le soleil. On y trouve encore des

monnaies anciennes et des fragments de statues antiques, des morceaux de poterie rouge, vaisselle des premiers occupants dont on lui dit qu'ils étaient venus de Grèce pour établir ici un de leurs temples.

Servanes est au bord d'un chemin qui file droit, venant de Maussane, allant vers Eyguières, et qui fut la grande voie des transhumants. Aujourd'hui, les troupeaux suivent la route qui traverse Mouriès. Mais le vieux chemin de Servanes qui s'allonge au pied des Alpilles indique à Louise les deux directions de l'infini et de l'aventure. Chaque été, elle va plus loin, dans un sens ou dans l'autre. Chaque été aussi, elle monte plus haut sur les rochers des Caisses d'où elle contemple les marais de Crau et l'horizon qui là-bas se confond avec la mer.

De ces vacances, elle ne rapporte que des sensations de chaleur, de campagne aride, de ciel blanc, de lumière jaune, de poussière sèche, d'après-midi de silence et de sieste qui laissent la tête lourde et la peau moite.

A dix ans, elle rime déjà comme si le rythme de sa vie quotidienne devait prendre une allure de comptine. Comme elle sautille en marchant, dans les grandes allées du domaine, elle chantonne en vers ce qui lui passe par la tête. Un peu plus tard, elle s'efforce de conserver dans sa mémoire ces sonnets d'oiseaux qui bercent sa rêverie. Elle les répète à satiété, elle finit par les noter, elle en couvre ses cahiers. C'est encore un secret. Elle s'en cache, elle ne montre point ses poésies à ses cousines qui d'ailleurs s'en moqueraient et les dénonceraient à leurs parents comme des écrits coupables parce que clandestins.

Il n'y a que sa mère à savoir. Mais Henriette ne dit rien. Elle approuve sans manifester. Seuls ses regards et ses caresses font savoir un peu à sa fille qu'elle est complice.

A douze ans, en 1822, Louise est grande et forte comme une créole. Elle étonne sa mère par la précocité de son corps déjà nubile. Elle ne rentre plus dans ses robes de fillette. Il lui faut un corsage qui cache une poitrine qui bourgeoine. Henriette n'est pas la seule à découvrir cette métamorphose. Il y a dans la rue, c'est-à-dire sur le Cours, un étudiant en droit qui depuis quelques mois manifeste à son égard un comportement de chat de gouttière. Elle l'a bien remarqué :

pimpant jeune homme de vingt ans, la fleur à la boutonnière, une badine à bec de corbin à la main, un lorgnon à l'œil et sur ses cheveux frisés une casquette bouffante à la Bolivar en cachemire blanc dont le gland bat sur son épaule.

Ne pouvant emmener sa belle aux baignades rituelles de la Torse, comme font tous les étudiants aixois qui font l'amour buissonnier, le garçon se contente de tourner autour, le dimanche, quand elle fait le Cours avec sa mère, passant et tourbillonnant comme un ramier effaré.

Louise se sent très fière d'inspirer cette première passion. Elle lui donne plus que son âge et l'impression d'être l'élue parmi ses amies à qui elle montre son galant, l'air de rien, qui se morfond là-bas sous l'arceau gothique de la chapelle où elle fait semblant de prier. Il porte ses couleurs à elle, bleu tendre, sur une cravate par ailleurs d'un goût atroce. A Pâques, il lui fait parvenir (quel toupet !) des nids d'œufs rose et blanc qui, éclos, donnent naissance à de petits oiseaux de confiserie portant au bec des devises galantes. A la Saint-Jean, ce sont des serpenteaux qu'il lance contre sa fenêtre et qui éclatent comme des pétards de tarasque.

Comme il multiplie les petits cadeaux, Henriette les découvre enfin dans la chambre de sa fille, et devine bien qu'ils ne sont pas venus là tout seuls. Elle accuse et chasse la femme de chambre soupçonnée d'être au service de cet amour romanesque et ridicule. Mais Louise se lasse de ces hommages. Elle boude son amoureux et le lasse à son tour. Elle retourne à ses livres, lui à ses soirées du cercle et à ses déjeuners sur l'herbe.

Après la mort du père, le 11 juin 1826, les Révoil (Henriette et ses cinq enfants — Joséphine habite Servanes avec son mari) quittent l'hôtel d'Aix et trouvent d'abord refuge dans la famille paternelle, chez la grand-mère Révoil qui habite le quartier de la Croix-Rousse à Lyon. Aux turbulences provoquées par les divergences d'opinions s'ajoute alors la grisaille lyonnaise. Louise ne s'habitue pas à ces rues froides, humides, boueuses, sombres. Ici, lorsqu'on veut apercevoir le ciel, il faut lever bien haut la tête vers une étroite bande de ciel délavé entre deux hautes murailles noires. On ne s'y promène pas mais on marche vite entre deux rangées d'ateliers de soierie qui sentent plus mauvais encore que les magnaneries provençales. Et puis,

sous ce ciel du nord, il fait une chaleur accablante qui rend la peau moite et le pavé visqueux.

Heureusement, la grand-mère Révoil se révèle complice des goûts « particuliers » de Louise : c'est une liseuse enragée de romans. Assise dans un grand fauteuil de rotin sous la tonnelle, elle lit sans lunettes malgré son grand âge et ses yeux vifs pétillent de contentement. Quand elle a fini son volume, elle le prête à Louise qui, accroupie à ses pieds, dévore ces pages jusque-là interdites dont ensuite elle s'entretient avec elle. A Henriette qui proteste contre cette trop grande licence, la grand-mère rétorque : laissez donc ces belles fictions entrer dans son esprit, elles la détourneront des réalités mauvaises !

A l'automne, les Révoil s'installent définitivement à Servanes, qui n'est plus un séjour de vacances. On y a apporté des meubles, rempli les armoires, orné les murs de tableaux et les dessus de cheminée d'objets précieux qui, déplacés, ne semblent plus tout à fait les mêmes. Louise aussi s'aperçoit qu'elle change. Devenue jeune fille, il lui faut aussi s'adapter à un nouveau décor. Elle ne voit plus le château avec les mêmes yeux. Elle le découvre dans sa vie hivernale. Comme le reste de la famille, elle passe la plus grande partie de son temps dans la salle commune, éclairée par la grande cheminée de pierre où flambe un feu de souches entre la broche mécanique et le potager où chauffe la soupe. Sous cette voûte à quatre arêtes que les femmes chaque été repeignent à la chaux avec des couleurs pastel qu'elles choisissent comme on choisit celle d'un tissu : il y a des années bleues, des années roses, des années mauves... Mais les printemps sont toujours couleur de pain brûlé car la fumée de la mauvaise saison nuage la voûte de volutes brunes qui croustillent.

Elle apprend aussi les travaux des champs. Les Révoil sont désormais des gentilshommes-fermiers. Henriette elle-même donne à manger aux poules et aux paons et Louise l'aide dans les tâches ménagères auxquelles ne suffisent pas les domestiques. Sa vie est rythmée par les vendanges, les olivades, les labours, les moissons. Et par les fêtes, les foires et les marchés, les jours où elle va à Mourières danser au son du tambourin avec les filles du pays qui s'habillent en Arlésiennes. Elle a des robes d'Aixoise, c'est-à-dire de Parisienne. Par son origine, sa condition, son refus de parler

« patois » et son caractère rebelle, elle est une étrangère dans cette communauté fermée, on la trouve *fière* quand elle n'est que sauvage. On lui reproche de manquer la messe et de ne pas se montrer le dimanche sur le parvis de l'église quand toutes les filles de son âge profitent de cette espèce de parade pour exhiber leurs atours aux garçons pétrifiés sur place de désir contenu. On ne comprend pas qu'elle ne *fréquente* pas l'un d'eux, fils de notable ou d'édile. On l'appelle la Révoil.

De temps en temps reparaît le grand-père maternel, le vieux seigneur de Servanes qui vit à Paris mais a la nostalgie du pays et le souci de revoir son domaine et ses enfants quand ceux-ci y viennent pour les vacances. Après les agitations de sa vie politique, il est devenu un sage philosophe qui regarde passer les événements plutôt que de vouloir les précipiter. A Servanes, propriété des Révoil, il n'est plus chez lui. Mais en jouant avec Louise, il lui dit dans l'oreille d'aimer toujours ce « château de sa mère ». Il sent bien que, pas plus que lui, l'enfant n'a le goût des travaux agricoles et de la vie paysanne, et qu'elle préfère les pages des livres aux feuilles des arbres. Alors il lui récite des vers latins et grecs en l'assurant que les dames de la cour de Louis XIV savaient rester belles et charmantes tout en maniant les langues de Virgile et de Sophocle.

A Servanes viennent aussi des personnages importants, des seigneurs qui traversent le village en beaux habits et bel équipage, avec des allures de roi pénétrant dans Versailles et jetant de petits saluts à la foule du dimanche comme des piécettes à des pauvres. Parmi eux le comte Auguste de Forbin, l'un des plus beaux et des plus brillants représentants de la noblesse provençale. On a raconté sur lui les histoires les plus osées. Chambellan du prince Borghèse, n'a-t-il pas, quand Pauline a séjourné à Aix, provoqué son amour et montré assez qu'il était son amant ? La très belle Pauline habitait alors la Mignarde, cette belle bastide entourée d'un parc, ornée de bassins dont on battait l'eau pour que le coassement des grenouilles ne réveille pas la belle. Celle-ci prenait des bains de lait de vache dans une superbe baignoire de marbre blanc. Toutes les laitières d'Aix étaient mobilisées pour la remplir. Et l'on dit encore que pendant quelque temps, le lait vendu dans les crémeries aixoises avait un curieux goût d'eau de Cologne : c'est que

les domestiques récupéraient le lait du bain pour le revendre... aux mêmes laitières.

Le comte de Forbin a connu les Révoil à Lyon parce qu'il se piquait de peinture et de littérature. Son père et son oncle guillotiné, il avait été recueilli par le peintre Boissieu qui lui avait appris à tenir le pinceau. Puis il s'était retiré à Aix avec sa mère et les débris de sa fortune, où il avait fait la connaissance de Granet. Il peignit alors des enlèvements de Sabines et des Vénus de Milo, avec assez de conscience professionnelle pour se donner une réputation d'artiste.

Parrain d'un des frères de Louise, il fréquente ainsi le château où dans la simplicité de l'accueil il fait briller la conversation. Il appelle familièrement Antoine Révoil *il mio caro fratello*, dans cette douce langue italienne que tous ici parlent couramment, et lui lit le récit de ses voyages et les romans qu'il envisage de faire publier.

Louise a bien sûr une éducation religieuse, c'est-à-dire qu'on la lui impose comme on l'oblige à faire ses études. Elle s'y montre rebelle. Le Dieu dont on lui parle n'est pas le sien. Elle ne comprend pas qu'on ose le représenter, lui et ses saints, sous ces formes vulgaires qui encombrant les églises, ces statues fort laides, naïvement extatiques que l'on honore comme si elles étaient vivantes. Elle cherche Dieu ailleurs, dans la nature surtout, les soirs de beau soleil couchant ou les aubes évocatrices de la création. La montagne particulièrement lui inspire le sentiment d'une religiosité qui n'est pas la religion qu'on lui apprend. C'est là-haut qu'agenouillée sur les rochers blancs, face à la Crau immense, entre terre et ciel, elle prie avec les mots qui sont les siens, médite les sentiments qui naissent en elle. Sa foi est sincère. Ce n'est pas celle des Révoil, soucieux de se conformer aux dogmes et au culte, d'approuver les signes extérieurs de la catholicité qui veut que tout l'or d'un village pauvre soit déposé aux pieds de la divinité, empressés à bénir à leur tour le prêtre qui dessert la paroisse et prétend représenter l'Église tout entière.

Celui-là, Louise le méprise, quand elle le voit le dimanche s'asseoir à la table familiale, manger gloutonnement, flattant obséquieusement les seigneurs du pays, faisant écho à toutes les sottises débitées sur la morale et les devoirs, et proclamant hérétiques tous les philosophes, penseurs, poètes et artistes qui ne manifestent point d'abord une

allégeance totale à la Sainte Parole. Elle est choquée d'entendre qu'il faut souffrir pour racheter ses péchés et ceux des autres, qu'il est dans l'ordre des choses que la femme soit la servante de l'homme et qu'elle souffre en lui donnant un fils, et que le premier devoir est de s'enrichir afin de pouvoir faire la charité aux malheureux. Elle s'étonne encore de l'entendre parler de tolérance et de mansuétude quand il a passé une heure à alimenter la haine et les injustices des partis politiques en fustigeant la terreur fomentée par les « rouges » et en refusant de saluer un protestant.

Dans le monde clos de Servanes, la vie de famille n'est pas toujours de tout repos. Les inévitables petits conflits de générations se confortent des divergences d'opinions entre les clans Révoil et Le Blanc. Celui-ci est en minorité. Henriette pourtant, avec son inaltérable bonté, son ferme esprit philosophique, parvient tant bien que mal à maintenir la paix des repas et des soirées. Mais elle ne peut pas toujours éviter les éclats provoqués par les événements politiques et religieux. Querelles de clocher, antagonismes des partis, ordinaires dans ces bourgs du Midi où la fureur des partis pris dégénère souvent en luttes brutales, entretient et attise le feu des disputes familiales.

Sur le plan de la religion, les Révoil se divisent en deux factions irréconciliables, les cléricaux et les anticléricaux, et leur sang méridional donne à leurs convictions opposées une étrange pétulance.

Le beau-frère Pierre Révoil est aux yeux de Louise un peintre médiocre et un mauvais poète. Il prétend régenter toute la famille. Il réunit en lui l'intolérance d'un dévot, la morgue d'un ultra reçu à la cour de Charles X et la sottise d'un lettré de province. Il fait des odes sur les exploits du duc d'Angoulême en Espagne, des épithalames sur la mort du duc de Berry, et dans des couplets qu'il veut satiriques chansonne tour à tour l'ogre de Corse (Napoléon insulté à Orgon et pendu en effigie par les royalistes provençaux), les patriotes italiens (Pellico et Maroncelli) enfermés au Spielberg ou fusillés par le pape ; vitupère les romantiques qui insultent la saine poésie ; blâme les libéraux français qui sapent le trône et l'autel par leurs discours révolutionnaires. Chateaubriand n'est qu'un renégat, La Fayette un jongleur

de tréteaux, Laffitte un spéculateur qui ruine les émigrés martyrs pour soudoyer toutes les insurrections du globe.

Plus qu'aucun autre des libéraux célèbres, il déteste Benjamin Constant dont il fait le Satan de la bande et qu'il caricature en l'affublant d'une queue diabolique.

C'est l'époque du siège de Missolonghi par les Turcs, où Byron meurt en 1824. L'insurrection de la Grèce vient d'éclater : Révoil fait une chanson contre ces voyous de Missolonghi. Le catholique se fait mahométan. C'est pour le sultan qu'il émet des vœux. Il lui offre l'aide de sa plume et de son pinceau, et le bombardement de ses couplets.

A toute heure, à la fin des repas, à la promenade, à la veillée, il répète ses vers à la famille attentive et respectueusement d'accord. Sauf Louise, dont le sourire railleur irrite le vaticinateur : il la tance sur la corruption de son goût comme sur son enthousiasme pour les poètes de la nouvelle école. Non, Lamartine ne vaut pas Delille, Hugo mérite d'être enfermé à Bicêtre. Il en appelle au curé du village qui le seconde et gourmande l'orgueil et la présomption de cette fillette dont la précocité surprend et inquiète.

Soumise à cet incessant assaut de dénigrement, d'anathèmes, de dénonciations et d'ostracisme, Louise n'entend pas se contenter d'on-dit et de qu'en-dira-t-on. Elle court aux sources. Elle s'adresse aux libraires des villes voisines pour obtenir livres et journaux qu'elle dévore et confronte. Elle ne se contente point des titres dont la notoriété parisienne a fini par parvenir jusqu'à Nîmes et qu'on lit après que d'autres ont donné leur *nihil obstat*, mais elle se procure les nouveautés. C'est ainsi que l'hiver de 1832 elle lit *Mes prisons* que vient de publier Silvio Pellico, ce patriote italien condamné à mort par les Autrichiens il y a dix ans et qui, sa peine commuée en quinze ans de *carcere dura*, a connu les affreuses geôles de cette citadelle du Spielberg où il a écrit ses *Prigioni*.

Louise rêve et pleure en lisant et relisant sans cesse ces pages bouleversantes. Et quand sa mère la surprend ainsi et lui demande quel est le songe romanesque qu'encore elle poursuit : « J'aime, répond-elle, j'aime pour la vie un martyr et je n'aurai d'autre mari que lui ! Il est libre aujourd'hui,

il est pauvre, il est malheureux, et c'est lui que je veux consoler en l'aimant ! » Et elle prononce en rougissant le nom de Maroncelli, le compagnon de captivité de Pellico, condamné comme lui pour avoir conçu l'idée d'une fédération italienne indépendante. « Vois, dit-elle à sa mère, si celui que j'aime n'est pas un héros ! » Et elle lui lit les pages qui décrivent le supplice de Maroncelli, subissant sans sourciller l'amputation de sa jambe que l'air fétide du cachot a gangrenée et respirant une rose pour se donner du courage.

Chaque fois qu'autour du château elle voit l'une de ces fleurs, c'est pour y enfouir son visage et ses larmes et murmurer le nom de son héros. Pour déraciner enfin cet amour tenace, sur les conseils d'Henriette, elle écrit au printemps à Paris pour demander où et comment vit Maroncelli. On lui répond qu'il est marié avec une figurante allemande du théâtre italien, qu'il devient fou, qu'il va s'embarquer pour l'Amérique ! Elle en fait une maladie de langueur qui la rend muette. Puis elle réagit : « Lui, épouser une Tudesque ! c'en est trop ! », et son rêve s'évanouit.

Chaque automne, Louise s'en va, chaperonnée par une suivante, rendre visite à des parents à Nîmes. Et chaque fois qu'elle s'apprête à franchir le pont de Tarascon à Beaucaire, elle aperçoit un pâle jeune homme, mal fait, chétif, pauvrement habillé, qui la regarde avec une passion éperdue. Poète égaré, berger amoureux d'une étoile, mendiant d'amour ? Elle ne sait qui il est. Mais il est là, fidèle, à chacun de ses passages, comme prévenu (mais comment ?) de son arrivée. L'a-t-il suivie depuis Mouriès ? Sait-il bien qui elle est ? Et comment ose-t-il la contempler avec une impudeur si totale ? Elle rit et pouffe sous sa cape et le regarde à son tour, sans le montrer. Il est encore là quand elle s'en retourne quelques jours après. Peut-être est-il resté là, affrontant le mistral, puis, à son passage, virant sur lui-même comme un tournesol ébloui ? De retour à Servanes, elle l'oublie. Mais l'année suivante, il monte toujours la garde à la première arche du pont...

En 1833 paraît à Servanes une visiteuse fort élégante à qui l'on fait les honneurs du château, Julie Candelle, qui fut autrefois une relation fort amicale du grand-père Le Blanc. Henriette apprécie sa présence et sa conversation qui lui sont comme une bouffée d'air frais. Mais Louise s'est

cachée, comme d'habitude. Julie la surprend au pied d'un arbre, un cahier à la main, en train d'écrire des vers et fort peu préoccupée de savoir qui vient au domaine. Julie lit ce poème, l'apprécie, s'étonne qu'il soit d'une si jeune personne. Elle l'invite à venir la voir à Nîmes où elle tient un salon littéraire.

Là, elle la prie de jeter quelques rimes sur un album où se déchiffrent déjà les illustres signatures de Lamartine, de Hugo, de Vigny... Louise, rougissante, y fait une ébauche de sonnet qu'on trouve bien venue.

Julie Candeille, qu'on appelle encore la Belle Provençale (comme tant d'autres !), n'est plus de la première jeunesse (on dit qu'elle est née en 1767) mais elle en a gardé la sveltesse du corps et la vivacité de l'esprit. Aux yeux des Révoil, elle a sans doute un peu trop alimenté la chronique mondaine : tour à tour danseuse, diseuse, cantatrice, pianiste, harpiste, tragédienne, poète et romancière, on lui reproche d'avoir été la maîtresse de Vergniaud, l'orateur girondin, et surtout d'avoir figuré, en simple appareil, comme déesse de la Raison sur les autels de la Révolution.

Elle n'était pas au bout de ses frasques, murmurait-on. En 1822, elle épouse (à cinquante-cinq ans) M. Périé de Senovert, un fonctionnaire des Beaux-Arts qui n'a pas oublié ses farces d'étudiant et se promène encore, dans les rues de Paris, vêtu à la grecque, un bonnet phrygien bleu ciel, une tunique, des pantalons de mousseline blanche et un manteau pourpre. Malgré ses exubérances vestimentaires, Périé est en 1827 nommé conservateur du musée de la Maison Carrée à Nîmes.

A peine installée, Julie Candeille tente de pénétrer la bonne société de la ville. Ce n'est pas commode. Sa renommée de déesse de la Raison et les opinions républicaines de son mari lui ferment bien des portes. Elle apporte en outre avec elle des habitudes de Parisienne mondaine dont les Nîmois ne sont pas familiers. Elle a cependant pour elle d'être gracieuse et charmante. Elle fait tant de sourires et de bonnes manières qu'elle peut bientôt accueillir dans son salon quelques esprits plus ouverts. Érudits et artistes commencent de le fréquenter. En 1828, Jean Reboul, le boulanger poète, y lit pour la première fois en public des poèmes très applaudis. Jules Canonge prend également son essor dans ce salon où chaque mois se produisent amateurs d'art, musiciens, archéologues locaux,

où les intermèdes musicaux alternent avec des récitatifs poétiques et des conversations presque philosophiques.

Louise découvre ces *poetae minores*, comme on dit encore en latin pour en majorer un peu l'importance. Sans être maudits, ils n'en sont pas moins considérés comme des « ravis ». On les écoute, on les lit quelquefois parce que, tel Reboul, ils sont catholiques pratiquants, royalistes convaincus et publient dans la *Gazette du Midi*, cette feuille légitimiste qui n'hésite pas à les placer au-dessus de ce M. de Lamartine suspect de populisme. Quant à Canonge, il demande à la morale religieuse les consolations que la vie et les femmes lui refusent. Ce sont des poètes-ouvriers qui puisent leur inspiration dans les soucis et les aspirations d'une classe qui n'a pas encore envahi le monde des lettres. On commence seulement à les remarquer. Lamartine lui-même chante les louanges de cette Reine Garde, couturière d'Aix, qui a l'âge de Louise et rime à la fenêtre de sa mansarde en poussant son aiguille, tricote des sonnets qui réchauffent sa sensibilité malade.

En juillet 1832, Louise a écrit à Reboul, qu'elle admire beaucoup, pour lui demander des conseils et son patronage. Il lui a répondu par un poème, *A mademoiselle R...*, dont elle est peut-être la seule à savoir qu'il s'agit d'elle. Alors elle fait de même avec Canonge et reçoit un sonnet, où cette fois son nom est tout entier. Elle lui envoie ses propres vers, *Réponse à un poète*.

Au-delà des déclarations un peu naïves et déjà surannées, elle écoute ce que lui disent ceux-là qui ont tout de même réussi à se faire imprimer et presque reconnaître : Reboul l'avertit des dangers de sa quête de gloire littéraire, tandis que Canonge exalte en elle l'envie de partir pour Paris. Début juin 1833, elle lui écrit une longue lettre mélancolique où elle l'envie de monter dans la capitale : « J'aime à croire que vous nous reviendrez avant la fin de l'été et que M. Périé pourra vous amener dans notre solitude avant qu'elle soit tout à fait dépouillée. Je vais y passer trois mois seule avec ma mère... [Les Révoil sont alors à Aix]. J'irai à Nîmes dans quinze jours... »

Elle y va de plus en plus souvent, à Nîmes, prétextant l'envie de voir une de ses sœurs mariée qui y habite. La visite expédiée, elle se précipite chez son amie Julie qui s'est décidément prise d'affection pour cette jolie Provençale de

vingt-trois ans en qui elle reconnaît celle qu'elle a été, avec les mêmes traits ravissants, les bras magnifiques, le buste opulent, la taille si bien prise, et peut-être aussi certaines attitudes théâtrales, un goût de la déclamation, une nature romanesque, une imagination débordante, le désir de paraître, et cette ambition littéraire qui la dévore.

La sculpturale beauté de Louise autant que ses dons de poétesse font bientôt d'elle la Muse officielle du salon de Nîmes. On l'écoute avec extase réciter les vers par lesquels elle appelle l'amour en vain jusqu'ici cherché :

*Puissance d'amour attractive
Qui soudain émeut et captive
Deux cœurs l'un vers l'autre appelés...*

Mais dans ce poème, *A mon amie*, dédié à Julie, la mélancolie l'étreint encore :

*Toi, femme comme moi, toi, fille de la lyre,
N'as-tu pas deviné
Que mes jours sont voilés d'une ombre de tristesse,
Vague pressentiment qui me poursuit sans cesse,
Et me dit qu'à souffrir mon cœur fut destiné.*

Cet amour tant espéré, Louise croit l'avoir enfin trouvé. Parmi les admirateurs qui ne viennent plus chez Julie que pour la voir, il y a un jeune poète du nom d'Arsène Thévenot. Il n'est pas d'ici, il paraît même qu'il est de la Creuse, mais en tout cas il arrive de Paris avec une pleine liasse de poèmes qui révèlent un talent de lamartinien nostalgique tourmenté par un esprit de révolte byronien.

La douce amitié littéraire qui les lie passe bientôt par de tendres confidences. Arsène habite du côté de Saint-Rémy. Il trouve vite le chemin de Servanes et s'en vient roucouler sous la fenêtre de sa belle. On se promène sous les premières étoiles de la nuit d'été. On grimpe en plein soleil jusqu'à la cime des Caisses, on visite les ruines chaotiques des Baux qui inspirent à Louise des poèmes comme cet *Éveil de l'âme* qui ne se veut pas encore l'éveil des sens. Henriette ferme les yeux sur ces amours buissonnières, comme elle feint d'ignorer pourquoi Louise va si souvent à Nîmes. Elle sait sa fille sage. Devrait-elle l'empêcher de « fréquenter » ? Après tout sa fille a vingt-trois ans, l'âge de se marier, et majeure. Mais, si elle ne fait rien pour attirer le papillon,

elle rêve tout de même pour Louise d'un garçon qui aurait plus de plomb dans la tête que de plume dans la main.

Celle qu'Arsène appelle Ludovise ne paraît pas d'ailleurs se décider à se confier à sa mère. Si son galant convient à son désir de plaire, elle a besoin d'être par d'autres reconnue. Elle n'entend pas se jeter au cou du premier poète venu. Elle n'est pas si aveuglée par les déclarations de celui-ci qu'elle ne voie point qu'un autre garçon, féru de musique, Hippolyte Colet, lui fait chez Julie les yeux doux.

En mars 1834, Henriette est très fatiguée : on ne se dit jamais *malade* en Provence, mais cette pudeur des mots ne peut rien contre la bronchite qui lui mange la poitrine. C'est un des maux endémiques de la région, que provoquent dit-on les pestilences des marais de la Crau et les coups de froid du mistral qui s'infiltre par la brèche de Pierredon. Prières et cataplasmes n'y font rien, ni les tisanes de thym, ni les sirops de limaçons. Elle s'éteint le 1^{er} avril, à l'âge de soixante-quatre ans. On l'enterre dans sa belle robe provençale, le visage paisible sous la coiffe arlésienne. Le désespoir de Louise est immense. La présence de sa mère avait tempéré la douleur de la perte du père. Aujourd'hui, la présence de ses frères et sœurs, de ses cousins, de tous ces Révoil autour d'elle et dans le cortège du cimetière ne calme en rien la douleur de voir partir la dernière des Le Blanc de Luveaune, seigneuresse de Servanes.

Henriette disparue, la vie quotidienne au château de Servanes se réorganise. C'est désormais Joséphine, la sœur de Louise, qui devient la maîtresse de maison tandis que les terres sont menées par André-Jérôme, le frère célibataire, héritier officiel du domaine.

Orpheline, Louise se sent de plus en plus étrangère. Elle est seule désormais à manifester quelque hostilité aux opinions convenues de la famille Révoil. Comme elle n'a que vingt-quatre ans, on la considère toujours comme la cadette, c'est-à-dire celle qui ne parle que la dernière. Elle passe même quelquefois après ses cousins, Bénédict (dix-huit ans) et Henri (douze ans).

La révolution de 1830 a conforté les Révoil dans leur traditionalisme et leur paternalisme. Ils acceptent de moins en moins les idées sociales à la mode. Les discussions